

M. Casevitz

Chronique étymologique

Les trains d'été d'antan

Connaissez-vous le Cévenol ? Vous devriez : à l'origine, la ligne de chemin de fer de Paris à Marseille passait soit par Lyon, soit par Clermont-Ferrand. Par Lyon, il y a maintenant deux lignes, celle qui passe par Dijon et la ligne de TGV. Par Clermont, la compagnie nationale a sectionné la ligne en plusieurs tronçons, qui nécessitent des changements (le mot *transbordement* évoquerait la dernière guerre, quand par exemple il fallait s'arrêter devant un pont détruit et passer sur l'autre *bord* en barque avant de monter dans un autre train). Depuis Clermont, on ne va pas jusqu'à Marseille d'une seule traite : on change soit à Nîmes soit à Alès. Entre Clermont et Nîmes, le train, appelé *Cévenol* peut être touristique avec des wagons très bien pourvus en vitres pour être *panoramiques*. De fait, la ligne permet de passer très près des gorges de l'Allier, de Langeac à Langogne, et le géographe ou le touriste sont émerveillés par la variété des paysages, des ouvrages d'art, tunnels ou viaducs, et par la richesse de la végétation.

Naguère, ou plutôt il y a quelque temps, la ligne était le trait d'union de petits patelins presque perdus : ainsi, par exemple, en Lozère, il y avait une petite gare, Chapeauroux, au bord de l'Allier, en Lozère, et le petit hameau qui lui fait face, sur la rive Nord, se nomme Le-Nouveau-Monde (fondé par les ouvriers qui travaillèrent sur le chantier de la ligne à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, notamment sur le viaduc courbe qui a rendu la ligne célèbre) et se trouve encore en Haute-Loire.

Pour se rendre dans la région et dans ces villes ou villages des gorges de l'Allier, il y avait cette ligne où circulaient des trains à vapeur. L'été, on aimait se pencher par la fenêtre du

compartiment, au risque assumé d'être aveuglé par des particules de charbon, les escarbilles. Ce mot désigne « un petit morceau de charbon, incomplètement brûlé, qui se mêle aux cendres d'un foyer ou d'une cheminée de locomotive » (cf. l'article du *TLF*, Trésor de la langue française, informatisé). À l'origine, le mot est attesté en 1667 sous la forme *escabille*, avant d'apparaître en 1780 comme *escarbille*. Le terme est régional, il fut d'abord employé dans la région de Valenciennes ; c'est le nom déverbal de *escraby* « gratter », emprunté au moyen néerlandais *schrabben* ou *schrabbelen*, « gratter, racler » (voir le Bloch-Wartbuch, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, 2008, abrégé du *FEW*, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, de W. von Wartbuch, Bâle, 1922-1967, qui, dans le tome 17, p. 56 b, atteste qu'à Nivelles, en Belgique wallon le mot était encore employé). À mon avis, l'épenthèse de r dans *escabille* est due à l'influence du mot *charbon* (de \**carbo*, -*onis*, masc. « charbon », diminutif *carbunculus*, -*i*, masc.). Le verbe *escarbiller* « enlever les escarbilles d'un foyer, d'un four » n'est plus guère usité.

À côté d'*escarbille*, il existe un mot plus rare, le *fraisil* (le l final peut se prononcer), qui est employé dans la métallurgie : il désigne la poussière de charbon restant sur l'emplacement des meules de charbon de bois, ou le charbon pilé dont on saupoudre le moule où on jette la fonte, ou utilisé dans les hauts fourneaux. C'est aussi la cendre de charbon de bois, dans une forge. Le mot doit être une forme altérée de l'ancien français *faisil* « noir de charbon, mâchefer » (attesté chez Huon de Cambrai, vers le milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle), sous l'influence du verbe fraiser, signifiant « écraser du bois ou du métal avec une fraise » ; à l'origine, le mot du latin populaire \**facilis* « qui vient du brandon », dérivé du latin *fax*, *facis*, fém. « brandon » (cf. l'article du *TLF* informatisé ; le mot *brandon* vient de l'ancien français *brant* ou *brande*, tison). Des poussières (de bois, de métaux) provenant du fraisage ont été dites *fraisilles*.

La littérature n'ignore pas l'escarbille : de Tristan Klingsor en 1921, auteur de *L'escarbille d'or*, au livre collectif *Les marins écrivent à l'encre salée, réalités et imaginaire des gens de la mer*, paru en 2015 (Paris, La Découverte, existe en version numérique), où l'on peut lire une nouvelle sur les marins qui travaillent dans la chaufferie, *Marin d'escarbille*.

Un petit détail curieux à propos d'escarbilles : Dans le volume III d'un livre de 1811, *Géographie physique*, dû à trois auteurs, N. Desmarest, J.-B. Bory de Saint-Vincent et G. Tell Doin, on lit, p. 163 : « Ces escarbilles ou rapillos se trouvent à l'ouverture des cratères, parce que la flamme les élance au dehors surtout à l'ouverture des cratères, et même à un fort grand nombre de ces cheminées par l'accumulation des escarbilles ». Ce texte montre que la vulcanologie a bien connu les escarbilles, et que le vocabulaire des trains à vapeur provient de ce domaine et du travail du charbon ; mais quid des *rapillos* ? l'ordinateur renvoie... aux *Amours* d'Ovide, I, Élégie XIV, où, au premier vers (« Dicebam medicare tuos desiste capillos ! » = « Je répétais : 'Cesse de teindre tes cheveux' »), on trouve donc non pas rapillos mais ... *capillos*, l'accusatif pluriel du nom signifiant cheveu. Il faut, je crois, rectifier ce rapillos, incongru et inconnu, et corriger ce qui doit être une coquille : il faut lire lapillos, acc. pl. de *lapilli*, « petites pierres » (voir les articles de dictionnaires *s.u. lave*, qui parlent de bombes, cendres et lapilli). À moins que les \*rapilli ne soient une forme dialectale, commençant par l'autre liquide, ce qui me semble peu fondé, puisque je n'en ai pas trouvé d'autres attestations.

Nous parlerons une autre fois du tender et du gazogène : encore à propos de transports un peu désuets.

